

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

Dante Alighieri (Suite) : Mysticisme politique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 47-54

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

DANTE ALIGHIERI

(Suite)

Mysticisme politique

J'ai dit plus haut que tout sentiment exacerbé pouvait, en un certain sens, devenir mysticisme. La passion politique de Dante, déjà très vive avant son exil, puisqu'il avait combattu dans les rangs guelfes, excitée par les graves fonctions publiques qui lui furent confiées, devait, en passant au service du gibellinisme, prendre une forme volontiers violente, d'une intransigeance qui serait de la petitesse, si elle n'était corrigée par une largeur de vue, un coup d'œil, une compréhension étonnante. Cette ardeur le poussa à écrire le traité « *De Monarchia* » conçu pour la gloire du saint Empire et la justification de sa cause. A cette époque malheureuse de sa vie, Dante fréquentait les seigneurs gibelins ; il était l'ami d'Uguccone della Faggiuola, de Malaspina de Lumigione, de Can Grande della Scala, comme nous le prouvent quelques-unes des onze lettres que nous possédons. Ce traité écrit dans la fièvre, en porte les traces.

Dante recherche quels sont les éléments de bonheur social et les groupe ainsi : paix à l'intérieur et à l'extérieur, liberté, connaissance et diffusion de la vérité, car le savoir dégoûte l'homme de tout désordre politique, en lui montrant que l'ordre est aussi nécessaire à la marche des Etats qu'à la direction individuelle de la vie, enfin, la vertu, qui n'a rien à redouter de la liberté qu'elle réclame toujours sans arrière-pensée ; elle redouble la force des nobles désirs dont elle est déjà le fruit, et garantit la continuité de tous les efforts utiles.

Mais, ce bonheur social, auquel doit tendre chaque régime politique, n'est pleinement réalisable que sous la monarchie. On peut ramener la thèse du poète-politicien à trois arguments :

1° La monarchie est nécessaire au bien-être de la société humaine, et à la bonne disposition du monde, parce qu'elle a un intérêt direct et tangible à la conservation de l'Etat.

2° La monarchie appartient de droit au peuple romain, et par conséquent, au roi des romains.

3° L'autorité du monarque dépend immédiatement de Dieu, et non d'aucun de ses ministres ou vicaires.

Les républicains peuvent n'être pas de l'avis de Dante ; ils ne pourront s'empêcher de reconnaître la portée de plusieurs de ses propositions générales. La monarchie, telle qu'il l'entend, n'est pas la tyrannie d'un chef militaire, centralisateur. Elle tire sa raison d'être de l'intérêt collectif ; elle vise uniquement le bien public ; elle conserve la liberté de chacun ; elle s'oppose au dogme ridicule et illogique du suffrage universel ; elle ne fait, enfin, aucune violence à la conscience personnelle des individus, ni à la constitution intérieure de l'Eglise.

Certains pays n'ont ni unité de territoire, ni unité de langue ; la question monarchique peut alors ne pas se poser ; mais d'autres, comme l'Italie et la France, n'y échappent pas. On le voit bien de nos jours. Pour ma part, je reproche à Dante de n'avoir pas placé à la base de sa théorie monarchique le principe héréditaire ; elle en eût acquis une force autrement plus logique, plus saine, plus humaine. En effet, je ne conçois guère que l'hérédité pour maintenir la continuité d'intérêts, de vues, avec les risques qu'elle comporte et qui sont infiniment moindres que ceux des autres régimes ⁽¹⁾.

Dante sépare nettement le pouvoir temporel du pouvoir spirituel. Au pape les choses de l'âme, à l'empereur, celles du corps, dit-il, mais tandis que le pontife sera le sujet de l'empereur-roi, ce dernier sera le fils soumis du successeur de Pierre. Ainsi dans ce différend célèbre qui depuis trois cents ans partageait les docteurs de l'Eglise et les hommes d'Etat, le poète philosophe tenait le rôle de conciliateur. Cet homme d'une violence inouïe, qui ne conçoit que des extrêmes, droites ou gauches, ce poète qui fut surtout un homme a continuellement fait office de médiateur. *In medio stetit* : en philosophie, il concilie Aristote et Thomas d'Aquin ; en psychologie mystique, il fusionne l'amour humain et l'amour divin ; en politique, il raccommode le Sacerdoce et l'Empire, qui semblaient éternellement brouillés.

Il attaqua plusieurs pontifes, mit Nicolas III en Enfer,

(1) Rappelez-vous la Pologne qui, du jour où la royauté devint élective, ne fut plus qu'un centre d'ambitions, d'intrigues, qui ruinèrent ses richesses, et entraînaient la mort de ce pays.

et Adrien V en Purgatoire ; mais Boniface VIII surtout fut l'objet de son ressentiment. Cependant, après l'attentat d'Anagni, il ne voit plus en lui que le vicairé du Christ une seconde fois crucifié. La passion politique dont il était animé l'a souvent égaré dans ses appréciations, mais n'est-ce pas le sort de tous ceux qui ont vraiment une personnalité propre qui soit autre chose qu'une façade de bâtiment, sur laquelle une couche de peinture — renouvelable à volonté — suffit à donner l'impression voulue ? Dante avait trop d'orgueil pour supporter qu'on l'inféodât à un parti, quel qu'il fût. Et si les factions essayaient de le comprendre dans leurs mouvements tumultueux, il protestait ; ses paroles frappaient comme une massue, infatigablement, sur ceux qui l'avaient banni comme sur ses compagnons d'infortunes. Il voulut seulement la vérité pour guide, et le monde innombrable de figures héréditaires, mystiques et politiques, qu'il portait en lui, ajouté à celui qu'il créait par l'irradiation constante de son tempérament passionné, en se déversant dans ses écrits, nous explique les contradictions qui peuvent nous choquer dans certaines de ses actions.

Les théories du *De Monarchia*, en créant en Italie un état d'esprit unitaire et monarchique ⁽¹⁾ ont davantage contribué à la formation du royaume d'Italie que les conquêtes territoriales de la Maison de Savoie. Elles acclimatèrent dans les petits états qui morcelaient le sol de la Péninsule, l'idée d'une unité politique et territoriale, qui prépara peu à peu l'avènement de notre *Risorgimento* national. A vrai dire, cette réalisation politique n'est pas exactement conforme à la pensée de Dante, mais c'est un fait commun que certaines idées, pour n'être réalisées qu'en partie, ou même défigurées, n'en sont pas moins animatrices de réformes et de mouvement. Telle a été l'influence politique du chantre de Béatrice.

(1) En France, sous l'impulsion de Maurras, un mouvement assez semblable a créé un état d'âme royaliste, qui se manifeste par un journal quotidien, l'*Action Française*, une revue bi-mensuelle, une représentation plus que distinguée de plusieurs membres à la Chambre et au Sénat.

Génie poétique

Nous disons de certains artistes qu'ils sont *olympiens*, parce qu'ils appartiennent au monde entier par la profondeur de humanité de leur œuvre. Dans ce sens, nous parlons d'Homère, de Virgile, de Dante, de Shakespeare, de Goethe, qui sais-je encore ? Le génie de Goethe est bien celui qui s'oppose le plus au génie de Dante. La remarque n'a rien de neuf. Mais on s'est plu à voir dans la différence de leur attitude à l'égard du catholicisme le point central de leur divergence. Il est ailleurs. Parmi les choses du monde matériel et celles du monde moral, parmi les sensations de l'un, et les sentiments de l'autre, et dans le désir d'élever toujours plus haut « la pyramide de sa vie », Goethe ne cherchait que des matériaux pour se composer une vie intérieure de plus en plus riche, de plus en plus cadencée par ce conglomérat de facultés rares et exquises que j'appelle le rythme, mais aussi de plus en plus tendue vers la production d'œuvres d'art, capables de le soulager d'avoir senti trop intensément, et de rétablir ainsi une sérénité vraiment « olympienne » (je n'aime pas ce mot. Il fait penser au « surhomme » du père de Zarathoustra, pour qui je n'ai guère de respect.)

Au contraire, Dante n'a voulu écrire des vers et égaler les poètes de l'antiquité que pour vivre dans ses œuvres les douleurs et les joies de son existence. Son pathétique provenait autant de sa vie que de son art. Plus simplement, l'art fut pour Goethe une fin et pour Dante un moyen.

Il est poète en chaque jugement, dans chaque regard, dans chaque conception. Il est poète jusque dans sa psychologie mystique, jusque dans sa connaissance des hommes. Et qu'est-ce qui fait la valeur d'un poète ? Incontestablement, c'est le don de l'image, le rythme, comme je l'écrivais à propos de Claudel. Si Théophile Gautier a pu dire : « Toute ma valeur, c'est que je suis un homme pour qui le monde visible existe » et expliquer ainsi le coloris de sa palette, l'image et le mouvement de la poésie dantesque sont les plus hautes formes de l'art. Il a vu, dans un éclair de feu, que le lyrisme inépuisable est dans le poème de la pensée, et il a exploité cet éclair.

Sainte-Beuve, avec sa finesse coutumière l'a parfaitement compris : « L'humanité porte au flanc, dit-il, cette blessure, un besoin toujours inassouvi que la lyre doit célébrer, en un mot tout ce qu'Eschyle pressentait dans le *Prométhée*, tout ce que Shakespeare a peint dans *Hamlet*, ce « pourquoi », dont Manfred demande la solution à l'univers, ce doute que Faust cherche à combler par la science, Werther par l'amour, don Juan par le mal, ce contraste de notre néant et de notre immortalité sont des sources d'éternelle poésie qu'on ne peut épancher sans remuer le cœur de d'homme ». Le génie poétique de Dante a utilisé cet absolu qu'il portait en lui, cet amour dont il ne supportait pas un seul instant l'idée qu'il dût mourir avec son corps de chair ; il a immortalisé l'amour parce que ce sentiment exige l'éternité, l'immensité infinie du temps qui ne passe plus, parce qu'aussi il mène à Dieu dans une soif brûlante de certitude qui ne s'éteint qu'en lui. Toute la *Divine Comédie* est là, dans son essence, ce qui ne l'empêche pas, à côté, d'être une peinture de mœurs du XIII^{me} siècle, ainsi qu'un tableau d'histoire et de philosophie, dont la lecture et la compréhension, il est vrai, sont assez pénibles, mais d'une richesse immense d'enseignement et de couleur.

Ce don de l'image engendre chez Dante le réalisme et le symbolisme (ce qui n'est pas contradictoire). Les tableaux de *l'Enfer*, par exemple, dépassent en détails « vrais » toutes les descriptions sur le même thème, toutes les imitations qu'on a faites sur le sujet. Il déploie dans cette recherche une imagination prodigieuse, qui n'a d'égale que l'idée initiale des trois voyages. Quant au symbolisme, c'est chez lui une inclination naturelle. Il est le premier qui ait compris la valeur esthétique des dogmes et de la liturgie catholiques ; il annonce ainsi Chateaubriand. Sa verve poétique imaginative était servie par deux éléments importants : une vaste érudition et une psychologie très fouillée des hommes et des choses. Ses connaissances s'étendent à toutes les branches des sciences, tant positives que spéculatives ; il a fait le tour des théories astronomiques, et parle longuement des étoiles, des planètes et des règles qui les régissent ; il sait le nom des plantes et des animaux ; quand il les dépeint,



on dirait un botaniste occupé à cataloguer les caractères distinctifs de telle ou telle famille, ou encore un chirurgien habitué à traiter la faune de tous les pays et de tous les temps. Il possède entièrement les systèmes philosophiques de l'antiquité et de son époque, il écrit même un volume sur des questions voisines de la métaphysique (*Convito*); la chimie et la physique le tentent, il disserte longuement sur les rapports du feu et de l'eau (*De aqua et igni*); la musique l'enchanter, puisqu'au deuxième chapitre du *Purgatoire*, ayant rencontré son ami Casella, il oublie en l'écoutant chanter toutes ses misères passées ; il n'est pas de branches, enfin, où Dante n'ait eu des compétences et des habitudes d'esprit. Et nous retrouvons cet immense savoir à chaque ligne de la *Divine Comédie*, allié à la science des sciences, celle que le « connais-toi » de Socrate a enfantée.

D'un regard, le poète pèse ses contemporains, et à part quelques jugements imputables à l'outrance de sa passion politique, ceux qu'il a placés en Enfer ou ailleurs font bien figure d'avoir été payés selon leurs mérites.

L'idée la plus curieuse que renferme sa psychologie concerne l'explication de l'amour, qui lui semble la force suprême, celle qui constitue l'essence de toute activité, de tout effort, soit en nous, soit en dehors de nous. Une métaphysique mystique domine cette conception où s'amalgament : le dogme chrétien d'un Dieu qui créa le monde à sa ressemblance et appelle l'homme vers une éternité de perfection et de joie ; le thème aristotélien de l'acte pur, principe et fin de chaque attrait, de chaque changement, de chaque progrès ; l'idée suprême de Platon, motrice de bonté, de beauté, de vertu ; enfin, la notion scolastique d'un gouvernement général par les anges, ministres immédiats de Dieu, qui agit par eux, et aux sollicitations de qui les créatures répondent toujours, inconsciemment ou consciemment, bien ou mal, par un mouvement qui est en son fond obéissance et amour. La faute n'est point d'aimer les créatures, mais de ne point respecter la hiérarchie des êtres en les aimant ; tout péché vient de l'amour et, en un sens profond, est un péché contre l'amour.

Evidemment, cette psychologie se trouve infuse dans la *Divine Comédie*, mais ce schéma est facilement re-trouvable dans les pages des trois poèmes.

Et puis, cette œuvre magistrale est bien l'expression adéquate du caractère de l'homme. Voyez son portrait. Ce profil hautain, avec au coin des lèvres ce pli d'abaissement, qui marque la concentration et l'ironie, les traits crispés, les muscles tordus intérieurement, le front élevé, l'œil au fond sous l'arcade saillante, les joues serrées, le nez aquilin, n'est-ce pas les signes de la passion généralisée, étendue, et devenue l'état naturel de l'individu ? C'est un aigle, dont les serres sont promptes et cruelles ; c'est un chef-né qui domine la médiocrité. Derrière la barrière frontale, les pensées jaillissent, se croisent, crépitent comme les balles d'une mitrailleuse ; une exaltation intellectuelle qui ne le cède en rien aux mouvements violents du sentiment, l'œil pénétrant, dur, capable de fixer le soleil sans paupière clignotante, et au-dessus encore, comme parachèvement et moteur, un parti-pris de volonté, de raison saine, qui distille au travers d'un jugement inflexible chaque élan et chaque fonction.

Voyez l'œuvre maintenant. Mouvement, audace, instinct satirique, poème de la conscience religieuse, plan de bataille intellectuelle et morale, conception poétique sans rivale, largeur d'horizon, tout est transcrit selon les indices et les facultés du poète. Aristote avait dit : « *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.* » Dante s'incorpore cet aphorisme. Il scrute son cœur et transporte en poésie ce qu'il y découvre ; son âme devient un royaume de connaissances, d'expériences, de rêves ; c'est une terre en jachère ; il y creuse des sillons, la tourne et la retourne, la bouleverse et l'étale, jusqu'à ce qu'il en fasse un des plus magnifiques drames intérieurs qu'on ait jamais écrit.

(A suivre)

Louis GENTINA.